pierrot
ou le diamant
perdu
théâtre royal

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

PIERROT,

OU

LE DIAMANT PERDU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. DÉSAUGIERS ET GENTIL.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 11 MARS 1813,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE.

PRIX : 2 fr. [illegible] c.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE WOLMAR.	M. FONTENAY.
Madame DE WOLMAR.	Mme HERVEY.
PIERROT, tisserand.	M. HYPPOLITE.
FANCHETTE, sa fille.	Mlle BETZY.
JULIEN, amant de Fanchette.	M. GUENÉE.
Madame MOULIN, gouvernante de Mme de Wolmar.	Mme DUCHAUME.
CHAMPAGNE, } valets de M. de Wolmar.	M. SEVESTE.
LAFLEUR, } valets de M. de Wolmar.	M. FICHET.
CONVIVES des deux sexes.	
DOMESTIQUES, PIQUEURS, GARDES-CHASSE.	
VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.	

COUPLET D'ANNONCE.

AIR :

Pierrot, qu'ici vous allez voir,
N'est qu'un tisserand de village;
Il a fondé tout son espoir
Sur le produit de son ouvrage;
Mais ce produit est si borné
Qu'il maudit toujours son étoile,
Et c'est un homme ruiné
Si vous faites baisser la toile.

PIERROT,

OU

LE DIAMANT PERDU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cabane de Pierrot ; un métier de tisserand est à la droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERROT, *à son métier de tisserand, et travaillant ;* FANCHETTE, *faisant des sacs, et endormie sur son ouvrage.*

PIERROT, *touchant le tissu de la toile qu'il est en train de faire.*

Je ne sais pas si l'on sera content de cette pièce-ci ; ma foi ! j'ai fait de mon mieux, et je n'aurai rien à me reprocher..... Reposons-nous un instant ; aussi bien, si j'en crois le soleil et mon estomac, l'heure du déjeûner est arrivée. (*Il appelle.*) Fanchette ! Fanchette ! Fanchette ! (*Il prend un morceau de pain bis, qu'il mange pendant le dialogue suivant.*)

FANCHETTE, *s'éveillant.*

Hein ! Qu'est-ce que c'est ? Ah ! mon Dieu ! c'est vous, mon père ?

PIERROT.

Eh ! oui, c'est moi ; n'as-tu pas honte de dormir à neuf heures du matin !

FANCHETTE.

Dame ! après avoir dansé hier toute la soirée, vous m'avez fait lever de si bonne heure !

PIERROT.

Tu ne dormirais pas, si un autre que moi était ici.

FANCHETTE.

Quel autre donc, mon père ?

PIERROT, *la contrefaisant.*

Quel autre, mon père ? Fais donc ta niaise. Je gage que tu rêvais de lui seulement.

FANCHETTE.

De Julien ?

PIERROT.

Là, je ne te le fais pas dire.

FANCHETTE, *souriant.*

Hé bien, mon père, i' n'faut pas mentir, c'est vrai !

PIERROT, *à part.*

Je ne m'étonne plus si elle avait le sommeil si dur ! (*Haut.*) Mais tu sais ce que je pense là-dessus ? Qu'il fasse fortune, et alors....

FANCHETTE.

Fortune ! c'est plus aisé à dire qu'à faire.

PIERROT.

Je te le dis tout net. Je veux un gendre qui me tire de la gêne où je suis, autrement pas d'affaire ; je ne suis pas assez riche pour faire des cadeaux, et il est tout juste que je tire parti de ce que j'ai fait de mieux dans ma vie.

FANCHETTE.

Mais, mon père, à qui voulez-vous donc me marier? A un seigneur?

PIERROT.

Non, mam'selle, non; mais d'un seigneur à un garçon meunier, il y a encore de quoi choisir.

FANCHETTE.

Julien est un bon enfant!

PIERROT.

Oui, un joli sujet!

FANCHETTE.

Qui m'aime bien; car il dit toujours que je suis jolie!

PIERROT.

Tu ne vois pas que c'est un menteur, un enjôleur.

FANCHETTE.

C'est un garçon actif. Et puis, vous savez comme il est adroit pour dénicher les oiseaux, et ça n'laisse pas encore d'lui rapporter.....

PIERROT.

A la bonne heure; mais qu'il ne s'avise pas de venir dénicher nos filles, et sur-tout que je ne te prenne pas à rêver de ce p'tit godelureau-là, entends-tu?

FANCHETTE.

Dame! mon père, quand on dort, est-ce qu'on sait ce qu'on fait?

PIERROT.

Rêver d'amour, c'est bien nourrissant! Passe encore pour des rêves comme celui que j'ai fait cette nuit.

AIR: *Du Major Palmer.*

Devant une table ronde,
Seul, je me voyais assis,
Le plus beau repas du monde
S'offrait à mes yeux ravis.

Et, dans la salle embaumée,
Trente plats d'argent et d'or
Exhalaient une fumée.....
Que je crois sentir encor!

Sur cette abondante chère
Je n'osais fixer mon choix,
Et je crois que j'allais faire
Rafle de tout à-la-fois,
Quand un coq, malin et traître,
De mon erreur m'avertit,
Et je vis tout disparaître,
Excepté mon appétit.

FANCHETTE.

Hé ben, mon père, vot' rêve n'est pas plus raisonnable que le mien.

PIERROT.

Pourquoi donc cela, s'il vous plaît?

FANCHETTE.

Parce que le repas que vous avez rêvé est encore plus impossible que mon mariage avec Julien.

PIERROT.

Bah! il ne faut qu'une occasion; qu'elle se présente seulement, et je réponds bien de ne pas la laisser échapper: en attendant, remettons-nous à la besogne et espérons; le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.

FANCHETTE, *reprenant nonchalamment son ouvrage.*

Oui, espérons! Ah! mon Dieu!

AIR: *Vaudeville de la Vallée de Barcelonnette.*

Quand dans ce monde l'on n'a rien,
Aucun rayon d'espoir ne brille;
Tandis qu'pour peu qu'on ait du bien,
Tout va d'fil en aiguille. (*bis.*)

PIERROT, *à son métier.*

Mais grâce aux chances du destin,
Qui tourne comme un' girouette,
L'or va de l'une à l'autre main
Et ça fait la navette. (*bis.*)

FANCHETTE.

2e *couplet.*

Quand des parens approuvent l'goût
Qu'un garçon a pour une fille,
Amour, mariage, jusqu'au bout
Tout va d'fil en aiguille. (*bis.*)

PIERROT.

Quand l'hymen vient, l'amour s'en va
Pour guetter une autre fillette,
Qu'à son tour l'hymen reprendra,
Et ça fait la navette. (*bis.*)

FANCHETTE, *en quittant son ouvrage.*

V'là mon sac fini, mon père; j'vas le porter chez la mère Simone, qui l'attend c'matin.

PIERROT.

Va, mon enfant, et si tu rencontres le dénicheur d'oiseaux, ne t'arrête pas avec lui, entends-tu?

FANCHETTE.

Mais s'il s'arrête avec moi?

PIERROT.

Hé bien! tu lui donneras son sac, et tu reviendras tout d'suite faire un bout de toilette pour aller rendre nos devoirs aux nouveaux propriétaires du château.

FANCHETTE.

Oui, mon père.

PIERROT, *embrassant sa fille.*

Va, ma Fanchette, va. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

PIERROT, *seul.*

Quels braves gens que c'monsieur et c'te madame de Wolmar!.... Pas plus fiers que rien du tout! et quelle belle fête ils ont donnée hier pour leur prise de possession! Une

table pour plus de cent couverts et des nappes d'un blanc, d'un fin.... Que ça doit être bon de dîner là-dessus ! Eh bien ! ils n'avaient pas seulement l'air d'y penser : ce que c'est que l'habitude ! tandis que moi, rien que de l'avoir vu, j'en ai rêvé toute la nuit ! Oh ! je le dis, je ne mourrai pas content que je n'aie fait un repas comme celui-là ! Ah ! si j'avions tant seulement trouvé c'biau solitaire qui s'est perdu hier dans la foule ! On dit qu'il vaut dix mille francs comme un liard.... Jarni ! queu bombance !.... Hé ben, hé ben, qu'est-ce que j'dis donc, moi ?... Fi ! fi ! Pierrot, t'as là une mauvaise pensée.

AIR : *Du Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

J'sens ben qu'un diamant si superbe
Comblerait seul tous mes souhaits,
Mais je m'souviens du vieux proverbe :
Bien mal acquis n'profit' jamais.
L'honnête homme de sa misère
Par sa conscience est consolé :
Et l'plus beau diamant n'brille guère
Aux doigts d'la main qui l'a volé.

SCÈNE III.

PIERROT, CHAMPAGNE, LAFLEUR.

CHAMPAGNE.

Holà ! hé, l'ami, bon déjeûner, et sur-tout du bon vin !

PIERROT.

C'est sans doute les gens d'not' nouveau seigneur. Qu'est-ce qui peut me procurer l'honneur de leur visite ?

LAFLEUR.

Nous sommes fatigués, affamés et altérés comme des chasseurs.

PIERROT.

Messieurs, vous ne pouviez pas mieux tomber; pour la fatigue, v'là d'abord des siéges; pour la faim, j'ai un restant de lait de chèvre dont vous m'direz des nouvelles.

LAFLEUR.

Du lait de chèvre!

PIERROT.

Et pour la soif, j'ai là d'un p'tit cidre qu'est encore en pièce, mais que j'compte mettre en cruche aujourd'hui.

CHAMPAGNE.

Diantre! nous voilà joliment restaurés. Heureusement nous dînerons bien. La chasse a été bonne ce matin.

LAFLÈUR.

L'intrépide chasseur que ce monsieur de Wolmar! Comment, tuer en un instant, un sanglier, cinq lièvres, quinze perdrix et douze bécasses?

PIERROT.

Quinze perdrix, douze bécasses, cinq lièvres, un sanglier! Par exemple, ce n'est pas tirer sa poudre aux moineaux.

LAFLEUR.

Ah! dis-donc, en attendant ce bon dîner-là, est-ce que tu n'aurais pas quelque chose de mieux à nous donner que ton lait de chèvre?

PIERROT.

Dame! messieurs, la plus belle fille ne peut donner que ce qu'elle a.

LAFLEUR.

A propos de fille, on dit que tu en as une fort jolie, parbleu!

PIERROT.

Oui, c'est drôlet; mais je n'tirons pas vanité d'ça. tous entendez ce nous a donné si peu de peine a faire.

CHAMPAGNE.

Est-ce que nous ne la verrons pas?

PIERROT.

(*A part.*) Les fripons ! (*Haut.*) Messieurs, vous êtes bien honnêtes ; mais j'courons d'abord au plus pressé.

AIR : *Chantons les matines de Cythère.*

Quand on a long-temps couru le lièvre,
Un peu de repos
Vient à propos,
Et je vais chercher un lait de chèvre
Qui, pour vous, vaut mieux
Que deux beaux yeux.

CHAMPAGNE.

On peut, auprès de femme jolie,
A deux plaisirs cédant tour-à-tour,
Unir l'appétit à la folie,
Et le doigt de vin au doigt de cour.

ENSEMBLE.

LES DEUX VALETS.

Quand on a long-temps couru le lièvre,
Un peu de repos
Vient à propos ;
Mais faut-il pour cela qu'on se sèvre
De l'aspect joyeux
De deux beaux yeux.

PIERROT.

Quand on a long-temps, etc.

SCÈNE IV.

CHAMPAGNE, LAFLEUR.

CHAMPAGNE.

Ah ça ! nous voilà seuls, examinons encore notre trouvaille d'hier soir. (*Il tire un diamant de sa poche.*) Le superbe diamant ! quel dommage de le rendre !

LAFLEUR.

Le rendre ! Et comment ? Savons-nous à qui il appartient ?

CHAMPAGNE.

Nous ne le saurons que trop tôt. Le propriétaire ne tardera pas à se faire connaître.

LAFLEUR.

Le propriétaire ! Et comment saurons-nous si la bague est vraiment à celui qui la réclamera ? Il y a dans le monde tant d'intrigans à l'affût des bonnes aubaines !

CHAMPAGNE, *retournant le diamant.*

J'ai beau regarder, je ne vois pas de nom, pas de lettres, pas le moindre indice qui prouve que cette bague soit plutôt à un autre qu'à nous ; juge donc, mon cher Lafleur, du reproche que nous aurions à nous faire, si un pareil bijou tombait dans les mains de quelque fripon !

LAFLEUR.

Comme cela pourrait bien arriver ! Nous serions indignes de notre bonne fortune.

CHAMPAGNE.

Nous mériterions de mourir de faim ! Et, d'ailleurs, j'ai lu dans je ne sais quel recueil de pensées morales, que l'occasion une fois perdue ne se retrouve jamais, et que la fortune est à qui sait la saisir.

LAFLEUR, *prenant la bague.*

Saisissons donc..... jusqu'à nouvel ordre.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Vois, n'ai-je pas un air de prince
Avec ce large diamant ?

CHAMPAGNE.

Ta main est si sèche et si mince,
Que tu le perdrais en courant.
Mais à la mienne, quelle grâce
Et quel éclat ! Tiens, tu vas voir. . . .

LAFLEUR, *voulant le lui reprendre.*

Non, mon cher, ta main est si grasse
Qu'on ne pourrait plus le ravoir.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE.

FANCHETTE, *apportant le déjeûner.*

Messieurs, voici votre lait, c'est tout ce que mon père peut vous donner.

CHAMPAGNE.

Elle est, ma foi, gentille.

LAFLEUR.

Savez-vous bien, la belle enfant, qu'un aussi mince déjeûner, pour être accepté, avait besoin de la main qui le présente.

FANCHETTE.

Ces messieurs veulent rire ?

LAFLEUR.

Non, le diable m'emporte.

CHAMPAGNE.

Et moi, je dis, au contraire, qu'il y a de la barbarie à nous offrir une aussi maigre chère, quand on a des yeux qui savent si bien mettre en appétit.

FANCHETTE, *à part.*

S'il faut, comme on dit, juger du maître par les valets, il doit être bien aimable.

LAFLEUR.

Voilà du lait qui paraît très-bon. Connais-tu un vin qui ait cette mine-là.

CHAMPAGNE.

Fi donc, du vin ! boisson populaire et commune.

LAFLEUR.

Allons, belle enfant, si vous voulez qu'il nous paraisse dix fois meilleur, il faut nous le verser vous-même.

FANCHETTE.

Ah ! messieurs, je suis bien fâchée, mais j'n'ai pas l'temps, j'ai ben aut' chose en tête.

LAFLEUR.

Quelqu'amourette, je gage ?

FANCHETTE.

Ah ! ben oui ! (*à part.*) N'leux disons pas qu'c'est pour aller chercher le diamant qu'a été perdu hier dans l'parc.

CHAMPAGNE, *à part.*

Heim ?

FANCHETTE.

Et qui doit valoir une si bonne récompense à celui qui le trouvera ; ils iraient ben vîte avant moi.

LAFLEUR.

Elle a parlé de diamant.... (*A Champagne.*) Saurait-on déjà ?...

CHAMPAGNE.

Il faut la faire jaser.

FANCHETTE.

Ces messieurs n'ont plus besoin de rien ?

CHAMPAGNE.

Un moment.... Que disiez-vous donc là tout bas ?

FANCHETTE.

Rien du tout.

LAFLEUR.

Oh ! que si fait.

FANCHETTE.

Je vous assure....

LAFLEUR.

Vous n'êtes pas accoutumée à mentir, car vous rougissez.

FANCHETTE.

Moi !... (*Elle veut sortir.*)

CHAMPAGNE.

Oui, allons, convenez que vous parliez de....

FANCHETTE.

Ah ! mon Dieu, messieurs, je n'ai pas dit un mot de

cela. (*A part.*) Se douteraient-ils de quelque chose? Courons ben vîte....

TRIO de l'opéra du Médecin malgré lui.

CHAMPAGNE, *la retenant.*

Allons, adorable Fanchette,
Confiez-nous votre secret?

FANCHETTE.

Je n'ai pas de secret.

LAFLEUR.

Hé quoi! si jeune encore et déjà si discrette?

FANCHETTE.

Je n'ai pas de secret.
Messieurs, laissez-moi, s'il vous plait;
Il faut que je parle à mon père.

TOUS LES DEUX.

Non, non, non, vous aurez beau faire.

CHAMPAGNE.

Sur l'heure, il nous faut, s'il vous plait,
Un baiser, ou votre secret.

FANCHETTE.

Je vais appeler mon père,
Si vous ne finissez pas.

LES VALETS.

Doit-on se mettre en colère
Lorsqu'on a tant d'appas!
Ah! quelle main! (*bis.*)
Comme elle est jolie,
Et polie,
C'est un vrai satin!

FANCHETTE.

Ah! vous êtes bien honnête!

CHAMPAGNE.

Chacun de nous prend un baiser,
Si vous voulez rester muette.

FANCHETTE.

Oui, je veux rester muette.

LES VALETS.

Vous ne pouvez nous refuser.

(*Ils l'embrassent.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, JULIEN.

JULIEN, *les surprenant.*

Fort bien, messieurs, n'vous gênez pas;
Et vous, mam'selle, allons, courage.

LES VALETS.

Tout doux, jeune homme, un peu plus bas,
Car nous n'aimons pas le tapage.

JULIEN.

Vous sentirez c'que vaut mon bras,
Si vous l'embrassez davantage.

LES VALETS, *riant.*

Mais voyez donc ce grand courroux,
Monsieur veut faire le jaloux.

FANCHETTE.

Pourquoi t'emporter de la sorte?

JULIEN.

Vous laisser embrasser ainsi!

ENSEMBLE.

(*Aux valets.*)
Sortez, morbleu, sortez d'ici.

LES VALETS.
Nous nous trouvons fort bien ici.

FANCHETTE.
Que ne sont-ils bien loin d'ici!

LES VALETS.

Sans doute, c'est l'amant chéri.

JULIEN.

Ah! croyez-moi, gagnez la porte.

FANCHETTE.

Pour un baiser, quel bruit tu fais! (*bis.*)

LES VALETS.

Un paysan a-t-il jamais
Poussé l'audace à cet excès!

JULIEN.

Julien, tout paysan qu'il est,
Vaut mieux qu'un insolent valet.

LES VALETS.

L'impertinent!

ENSEMBLE.
JULIEN.
Je n'ai pas peur.
FANCHETTE.
Je meurs de peur.

LES VALETS.

Nous insulter!

ENSEMBLE.
JULIEN.
Le grand malheur!
FANCHETTE.
Plus de douceur.

LES VALETS, *sortant.*

Crains le courroux de monseigneur.

ENSEMB.
JULIEN.
Je n'ai pas peur, je n'ai pas peur.
FANCHETTE.
Je meurs de peur, je meurs de peur.

SCÈNE VII.

JULIEN FANCHETTE.

FANCHETTE.

Ah! les voilà partis!

JULIEN.

Y pensez-vous, mam'selle, d'vous laisser embrasser comme ça par des.....

FANCHETTE.

Il s'agit ben d'ça!

JULIEN.

Oui, mam'selle, il s'agit d'ça, et beaucoup!

FANCHETTE.

Viens, viens plutôt avec moi.

JULIEN.

Où donc ?

FANCHETTE.

Chercher c'te bague qu'on a perdue hier, et gagner la récompense promise.

JULIEN.

Une récompense! vrai? oh! comme ça nous tomberait à propos pour me faire bien venir de ton père! De combien est-elle c'te récompense?

FANCHETTE.

On n'la pas dit, mais elle ne peut pas manquer d'êt' belle, parce que tu penses ben qu'des diamans, ça n'appartient qu'à des gens comme il faut.

JULIEN.

Pas toujours, mais quand ça n's'rait que vingt-cinq louis.....

FANCHETTE.

Vingt-cinq louis! mais sais-tu ben qu'c'est une fortune?

JULIEN.

Sans compter la protection de la personne à qui est l'diamant, et j'gagerais qu'il est à madame la comtesse, parc'qu'elle en avait hier..... Elle en avait hier..... elle en avait, bah! qu'elle en était comme un soleil.

FANCHETTE.

Et comm' dans des fêtes comme ça, c'est rare de r'trouver c'qu'on a perdu, elle s'ra si contente qu'elle ne manquera pas de nous demander qui nous sommes; moi, j'li répondrai que j'sis Fanchette, la fille de Pierrot, tisserand de son métier.

JULIEN.

Moi, j'li dirai que j'sis Julien, orphelin de père et de mère et garçon meunier d'mon état.

FANCHETTE.

Elle m'demandera si j'suis mariée, j'li dirai qu'non, mais que c'n'est pas faute d'envie d'l'être; ensuite elle me d'mand'ra avec qui, j'li dirai qu'c'est avec toi, mais qu'mon père nous trouve trop pauvres tous les deux pour nous mettre en ménage.

JULIEN.

Là dessus, elle l'enverra chercher, elle lui donnera les vingt-cinq louis, p't'êt' plus, en lui disant : v'là pour l'établissement d'ces enfans.

FANCHETTE.

Mon père n'osera pas contrarier madame la comtesse.

JULIEN.

Nous aurons plutôt dit oui qu'il n'aura dit non.

FANCHETTE.

Mon père reste là tout étourdi du coup. On envoie chercher l'tabellion ; l'tabellion arrive, on dresse le contrat, on signe, on pataraphe.

ENSEMBLE.

Et nous v'là mariés !.... courons vîte chercher partout.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PIERROT.

PIERROT, *qui a entendu les derniers mots.*

Comment ! vous v'là mariés ! ici, mam'selle !

FANCHETTE.

Mon père, ne m'arrêtez pas.

PIERROT, *courant après Julien.*

Et toi, p'tit drôle, veux-tu rester ici?

(*Il lâche sa fille pour courir après Julien.*)

JULIEN.

Monsieur Pierrot, c'est que.....

PIERROT.

Ah! vous voilà mariés! j'voudrais ben savoir..... (*lâchant Julien pour courir après sa fille.*) Hé ben, mam'selle, quand j'vous dis..... (*voyant Julien qui veut s'enfuir.*) Allons, à l'autre maintenant, le diable soit..... (*Il saisit Julien.*)

JULIEN.

Excusez, monsieur Pierrot, c'est que je vais dénicher des oiseaux pour les présenter à madame la comtesse.

PIERROT.

Il n'y a pas d'oiseaux qui tienne. Ah! vous voilà mariés!

FANCHETTE.

T'nez, mon père, v'là quelqu'un qui vous demande.

PIERROT.

Qu'est-ce que c'est? (*Pendant qu'il tourne la tête, Julien et Fanchette s'enfuient.*) Les voilà envolés! Peste soit de la vieille!

SCÈNE IX.

PIERROT, Madame MOULIN,

Madame MOULIN, *à la cantonade.*

Ah! ben oui, vous croyez que je vais comme cela trotter, trotter pour le plaisir de vous suivre? Non, non, non, non, madame la comtesse; je n'ai plus mes jambes de quinze ans; achevez votre tournée, voyez tout votre monde, moi, je vous attends ici.

PIERROT.

Quelle est donc cette vieille bavarde?

Madame MOULIN.

AIR: *De la parole.*

Souffrez, souffrez, mon cher ami,
Que d'abord je prenne une chaise:

On peut, à l'âge où me voici,
Sans façon se mettre à son aise.
J'ai, pour que vous n'en ignoriez,
Soixante ans, ce qui me désole;
Et telle que vous me voyez,
Je suis, pour que vous le sachiez,
Madame Moulin. (*bis.*)

PIERROT, *achevant l'air.*

A parole. (*bis.*)

Madame MOULIN.

Oui, monsieur, madame Moulin, autrefois nourrice, ensuite gouvernante et aujourd'hui dame de confiance de madame de Wolmar, femme charmante, grâce aux principes que je lui ai inculqués, j'ose m'en flatter.

PIERROT, *l'interrompant.*

Et elle se donne comme ça la peine d'aller chez tous les habitans ?....

Madame MOULIN.

Oh ! mon Dieu, oui, pour connaître ceux qu'elle pourrait obliger, et puis un peu par le desir de prendre des renseignemens sur un objet précieux qu'elle a perdu hier soir dans le parc pendant la fête.

PIERROT.

Un objet précieux !

Madame MOULIN.

Je vous en réponds ! et madame donnerait l'impossible pour le retrouver. Ah ! j'en aurais déjà des nouvelles si nous habitions encore la terre que nous avons quittée pour venir occuper celle-ci.

PIERROT.

Comment donc cela ?

Madame MOULIN.

Parce qu'il y avait dans le pays un vieux berger qui disait la bonne aventure à tout le monde ; qui faisait retrouver les objets perdus, et qui m'a prédit à moi des

choses ! . . . . . Aussi quand il avait réussi, il fallait voir comme il était reçu, accueilli, fêté; pas un grand repas dont il ne fût prié.

PIERROT, *à part.*

Un grand repas ! comme ça m'irait bien à moi, ça !

Madame MOULIN.

C'est que ce n'était pas un prophête de malheur, un oiseau de mauvais augure, toujours des prédictions flatteuses. . . . Aussi, tout ce qu'il y avait de plus fin, de plus délicat en mets, en vins et en liqueurs était pour lui.

PIERROT, *à part.*

En mets, en vins et en liqueurs ! . . . l'eau m'en vient à la bouche.

Madame MOULIN.

Ah ! comme madame de Wolmar régalerait celui qui pourrait lui rendre un pareil service !

PIERROT, *à part.*

Oui dà ! allons, un coup de tête !

Madame MOULIN.

Mais bah ! il n'y a pas deux hommes comme celui dont je vous parle.

PIERROT.

Hé bien ! la bonne, c'est ce qui vous trompe.

Madame MOULIN.

Comment cela ?

PIERROT.

Qu'il vous suffise de savoir que l'objet perdu se retrouvera.

Madame MOULIN.

Il se retrouvera ! il se retrouvera !

PIERROT.

AIR : *Voilà quel est mon caractère.*

Voyez jusqu'où va ma puissance !
Sans faire un pas, je suis par-tout.

Mon œil pénètre ce qu'on pense,
D'un bout du monde à l'autre bout;
Et malgré mon air d'ignorance,
Dans ma cabane je sais tout.
Fillette peu sage,
Epouse volage,
Ne peut me cacher son secret:
Et mieux qu'vous, je gage,
Dans votre jeune âge,
Sachant ce que vous avez fait,
Jusqu'à la moindre circonstance,
Je vais ici tout vous dire....

Madame MOULIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Ah! silence!...

PIERROT.

Voyez jusqu'où va, etc.

Votre main? (*Madame Moulin la lui donne.*)

Madame MOULIN.

Ah! mon Dieu!

PIERROT.

Ne tremblez pas, voilà un signe qui m'annonce que vous vivrez un siècle pour le moins.

Madame MOULIN, *étonnée.*

Comme l'autre sorcier!

PIERROT.

En voilà un second qui me dit que vous serez mariée avant la fin de l'année.

Madame MOULIN, *de plus en plus surprise.*

Comme l'autre!

PIERROT.

Que cette union assurera votre fortune....

Madame MOULIN, *de même.*

Comme l'autre!

PIERROT.

Et qu'enfin votre mari sera.....

Madame MOULIN, *transportée de joie.*

Comme l'autre! plus de doute; il est sorcier, comme je

suis honnête femme; mais qui croirait que sous l'habit d'un simple tisserand.....

PIERROT.

Cela vous étonne ! ignorez-vous que le fruit sort du fumier, la perle de l'huitre et le diamant du caillou ?

Madame MOULIN.

Un diamant ! c'est cela; ah ! quel homme ! quel ange ! quel démon !

PIERROT, *à part.*

Je la tiens.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, Madame DE WOLMAR, VILLAGEOIS *et* VILLAGEOISES.

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

AIR : *Des Petits Savoyards.*

Chantons, chantons, à qui mieux mieux,
La maîtresse nouvelle
Qui, bonne autant que belle,
Vient charmer nos cœurs et nos yeux.

PIERROT *à madame de Wolmar.*

Madame la comtesse,
Un instant,
A daigné de son rang
Oublier la noblesse,
Pour visiter un tisserand !

Madame DE WOLMAR.

Ah ! malgré les mœurs de la ville,
L'homme pauvre et laborieux
A bien plus de prix à mes yeux
Que le grand seigneur inutile.

CHŒUR.

Chantons, chantons, etc.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Madame MOULIN *à madame de Wolmar.*

Madame, madame, votre diamant est retrouvé.

Madame DE WOLMAR.

Où est-il?

Madame MOULIN.

Je n'en sais rien, mais je veux dire que j'ai trouvé l'homme qui le trouvera.

Madame DE WOLMAR.

Par quel moyen?

Madame MOULIN.

Par un moyen qui n'est connu que de lui et qu'il ne m'appartient pas de pénétrer.

Madame DE WOLMAR.

Allons, vous voilà encore, ma pauvre madame Moulin, avec vos idées extravagantes.

Madame MOULIN.

Non pas, non pas, madame, c'est plus sérieux que vous ne pensez, et tenez, il peut vous le dire lui-même, car le voici.

Madame DE WOLMAR.

Brisons là. J'aurais cru que la petite guerre que moi et surtout mon mari, nous vous avons faite au sujet de ce charlatan qui vous avait si bien ensorcelée en Bretagne, vous aurait guérie de vos ridicules superstitions?

Madame MOULIN.

Madame, ce charlatan-là était un fort honnête homme.

Madame DE WOLMAR.

Honnête homme, parce qu'il vous a prédit un second mariage.

Madame MOULIN.

Celui-ci vient de m'en dire autant.

Madame DE WOLMAR.

Il me semble que la prédiction ne s'accomplit pas très-vîte.

Madame MOULIN.

Oh! mais, Paris n'a pas été fait dans un jour.

Madame DE WOLMAR.

Pauvre tête! ah! mon Dieu!

AIR : *du Pot de fleur.*

S'il vous prédisait un veuvage,
Ce serait un fourbe odieux ;
Il vous prédit un mariage,
Et c'est un devin merveilleux.
Voilà bien la route commune
Que prennent tous ces charlatans....
Vrais singes de nos courtisans,
C'est en flattant qu'ils font fortune.

Madame MOULIN.

Tenez, madame, c'est monsieur de Wolmar qui vous inspire cette incrédulité, il fait l'esprit fort, mais patience... patience.....! il vient un âge.....

Madame DE WOLMAR.

A propos, vous me faites penser que mon mari devrait déjà être ici.

PIERROT.

Comment, madame, est-ce que M. le comte daignerait aussi m'honorer de sa visite?

Madame DE WOLMAR.

Vous devez le savoir, puisque vous êtes sorcier.

PIERROT, *à part.*

Ahi! mal-adroit! (*Haut.*) C'est vrai, madame la comtesse, ma science me le disait bien, mais je n'osais croire à tant d'honneur.

Madame MOULIN.

Vous le voyez, madame, il le savait.

Madame DE WOLMAR, *à Pierrot.*

Hé bien, pourriez-vous me dire ce qu'il fait au moment où je vous parle?

PIERROT, *d'un air occupé.*

Madame, il charge son fusil ; il ajuste une pièce, il tire.... (*On entend un coup de fusil.*) (*A part effrayé.*) Ah ! mon Dieu !

Madame MOULIN, *poussant un cri d'admiration en se bouchant les oreilles.*

Ah !

PIERROT, *à part.*

D'où diable sort-il celui-là ?

Madame MOULIN.

Hé bien, hé bien, madame, êtes-vous convaincue à présent ?

Madame DE WOLMAR.

Le hasard... (*A Pierrot.*) Voyons, dites-moi encore, combien mon mari a-t-il tué de pièces depuis ce matin ?

PIERROT, *d'abord surpris.*

Combien de pièces ? (*A part.*) Bon, je la tiens. (*Haut.*) Un sanglier, quinze perdrix, cinq lièvres et douze bécasses.

Madame MOULIN.

Douze bécasses !

PIERROT.

Sans vous compter....

Madame MOULIN.

Comment, sans me compter ?....

PIERROT.

Sans vous compter tout le gibier qu'il tuera encore avant la fin de la journée. (*On entend de très-près le bruit du cor et les cris des chasseurs.*)

Madame DE WOLMAR.

Justement, le voici.

Madame MOULIN.

Hé bien, madame, vous allez juger par vos yeux de la vérité de la prédiction.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE WOLMAR, CHASSEURS, PIQUEURS, etc.

M. DE WOLMAR.

AIR : *De la chasse du Roi et le Fermier.*

Pour nous,
Ah ! qu'il est doux
De chasser le cerf aux abois
Du bois;
Quand j'ai
Gaiment chargé
L'arme qui rendra mon butin
Certain,
On suit
Mes pas sans bruit,
Puis, voit-on gibier et plaisir
S'offrir,
Le coup de toute part
Part,
Et chacun en veut sa part.

2e *couplet.*

Les cors,
Par leurs accords,
Redoublent soudain du chasseur
L'ardeur.
Lancé,
Chassé,
Pressé,
En vain le sanglier qu'il suit
Le fuit;
Frappé,
Enveloppé,
Le monstre perd en rugissant
Son sang :
Un cri de toute part
Part,
Et chacun en prend sa part.

3e *couplet.*

Vainqueur,
La joie au cœur,
On rentre au château fier de ses
Succès;
L'amour
Donne au retour
Du gibier que chacun a pris
Le prix.
Repas,
Rempli d'appas,
Vient des chasseurs calmer enfin
La faim.
Le vin de toute part
Part,
Et chacun en boit sa part.

Madame DE WOLMAR.

Toujours le dernier au rendez-vous, mon ami.

M. DE WOLMAR, *montrant le gibier que portent ses gens.*

Je vous apporte une excellente excuse.

Madame DE WOLMAR.

Vous avez donc fait une bonne chasse?

M. DE WOLMAR.

Je n'ai pas à me repentir de mon acquisition, le pays me paraît abondant en gibier.

FANCHETTE.

C'est vrai, monsieur, que nous avons beaucoup de bêtes ici.

PIERROT, *bas à Fanchette.*

Veux-tu bien te taire?

Madame MOULIN.

Parbleu! je suis curieuse de voir si le sorcier nous a accusé juste. (*Elle va au fond du théâtre et compte le gibier.*)

M. DE WOLMAR.

Cette petite est à vous, brave homme?

PIERROT.

Monseigneur est trop bon de faire attention....

M. DE WOLMAR.

Pourquoi donc? elle en vaut bien la peine.

FANCHETTE.

Vous voyez, mon père, que Julien ne ment pas quand il dit que je suis gentille.

Madame DE WOLMAR, *riant, à M. de Wolmar.*

Fanchette est naïve! au surplus, Julien n'est pas seul de son avis.

M. DE WOLMAR.

Qu'est-ce que c'est que ce Julien?

PIERROT.

Un petit libertin....

FANCHETTE.

Non, monseigneur, c'est un dénicheur d'oiseaux.

M. DE WOLMAR.

Oui dà?

FANCHETTE.

Qui avait même l'honneur de la pratique de not' ancien maître.

Madame DE WOLMAR.

Eh! bien, je lui promets la mienne.

M. DE WOLMAR.

Et je le nomme fournisseur de toutes les volières du château.

FANCHETTE.

Grand merci pour lui, monseigneur, vous verrez comme il s'y entend; et t'nez, pas plus tard qu'hier....

AIR: *Du Serin qui te fait envie.*

Un oiseau qui lui f'sait envie
Sous un abri v'nait de s'cacher,
Il n'en avait pas vu d'sa vie
D'si difficile à dénicher.

Comment l'prit-il ? Ma fin' j'l'ignore,
Mais dans l'instant ça fut bâclé ;
Et j'pourrais vous l'offrir encore,
S'il ne s'était pas envolé.

Madame MOULIN, *après avoir compté le gibier.*

Madame, madame, c'est juste le compte.

M. DE WOLMAR.

Que voulez-vous dire ?

Madame DE WOLMAR.

Quoi ! sérieusement !....

Madame MOULIN.

Pas une pièce de plus ni moins.... Un sanglier, douze bécasses....

M. DE WOLMAR.

Quinze perdrix et cinq lièvres, pourquoi ?

Madame MOULIN.

Vous entendez, madame ?

Madame DE WOLMAR.

Quoi ! vraiment, mon ami, vous avez tué cela?...

M. DE WOLMAR.

Tout autant ; mon adresse vous étonne?

Madame DE WOLMAR.

Oh ! non, ce n'est pas.....

Madame MOULIN.

Monsieur le comte va encore traiter cela de rêves creux... heureusement vous avez été témoin auriculaire.

M. DE WOLMAR.

Témoin.... témoin.... de quoi?

Madame DE WOLMAR.

D'une prédiction que ce simple paysan vient de nous faire, et que l'événement a justifié de point en point.

Madame MOULIN.

De point en point, monsieur. Direz-vous encore que les sorciers n'existent que dans ma tête, que je prends tout cela sous mon bonnet ?

M. DE WOLMAR.

Ah! ça, madame Moulin, je vous ai prié cent fois de garder pour vous vos préventions absurdes et ridicules.

Madame DE WOLMAR.

Rassurez-vous, mon ami, l'attention que je prête quelquefois aux aventures merveilleuses de madame Moulin ne peut tirer à conséquence.... mais je ne vous cache pas que cet homme a piqué ma curiosité autant par l'exacte vérité de sa prédiction que par la certitude qu'il paraît avoir de retrouver le solitaire que j'ai perdu.

M. DE WOLMAR, *riant.*

Il vous a dit qu'il retrouverait?....

Madame MOULIN.

Il m'en a répondu et il tiendra sa parole.

M. DE WOLMAR.

Il savait à qui il parlait, madame Moulin. Laissons-là ces plaisanteries et retournons au château, car tu sais, ma bonne amie, que je n'aime pas les fêtes sans lendemain, et que j'ai invité tous mes convives d'hier à faire honneur à ma première chasse.

PIERROT.

(*A part.*) Comment, encore un grand repas? Oh! la bonne occasion! Allons, hardi Pierrot, mon garçon. (*Haut.*) Monseigneur, si j'osais....

M. DE WOLMAR.

Me prédire aussi quelque chose? si c'est un bon appétit...

PIERROT.

Monseigneur, il n'y a pas de mérite à prédire le présent.

M. DE WOLMAR.

Diable!

PIERROT.

Mais je vous annonce que ce soir vous pardonnerez à un coupable.

Madame DE WOLMAR.

Il vous prédit une bonne action, mon ami, vous voyez qu'il sait lire dans les cœurs.

M. DE WOLMAR.

Vous me flattez, madame. Ah! je vois ce que c'est, vous voudriez faire chanceler mon incrédulité.

Madame DE WOLMAR.

Moi, monsieur! cette victoire est au-dessus de mes forces, vous avez des principes....

M. DE WOLMAR.

Que je me ferais un plaisir de vous sacrifier, et pour vous le prouver, je veux mettre aujourd'hui son talent à l'épreuve.

PIERROT.

Bon!

FANCHETTE.

Mais, mon père, à quoi pensez-vous donc?

PIERROT.

Cela ne te regarde pas.

Madame DE WOLMAR, *riant.*

S'il réussissait, vous seriez bien attrapé.

M. DE WOLMAR.

Moi, madame! je me tiens déjà pour battu! (*A Pierrot.*) Dis-moi, ne faut-il pas que je te fasse préparer une grotte bien noire, bien profonde.

PIERROT.

Oui, monseigneur, comme qui dirait votre cave.

M. DE WOLMAR.

Ou ma salle à manger, n'est-ce pas?

PIERROT.

Vous croyez rire, monseigneur; hé bien! ce n'est que dans ces endroits-là que je suis inspiré; il s'agit d'un diamant perdu, faites-moi servir un bon dîner et deux bouteilles de vos meilleurs vins.... et je vous en dirai des nouvelles.

M. DE WOLMAR.

Ah ! j'entends ; *in vino veritas.*

PIERROT.

Oui, monseigneur, *in verito vinas.*

M. DE WOLMAR.

Ah ça ! ne te faut-il pas aussi comme aux anciens augures, quelques animaux, quelques volailles, dans les flancs desquels tu puisses consulter le destin ?

PIERROT.

Précisément, monseigneur ; mais je suis bien plus sûr de mon fait, quand les volailles sont rôties.

M. DE WOLMAR.

Oui ! au surplus le drôle n'est pas sot, il paraît original, et je veux en régaler aujourd'hui ma société. (*A madame de Wolmar.*) Ah ! ça, ma bonne amie, voilà votre bague retrouvée, n'allez pas la perdre une seconde fois ; allons, c'est convenu, dans une heure le dîner sera servi. (*A Pierrot.*) Ne nous fais pas attendre.

PIERROT.

Monseigneur, j'y serai avant vous.

FANCHETTE.

Comment, mon père, vous dînez avec monseigneur ?

PIERROT, *bas à Fanchette.*

Oui, je vais faire ma toilette et emprunter la perruque du magister.... Si on te demande mon nom, tu diras que je m'appelle.... *Alopiftalapouf.*

FANCHETTE, *bas à Pierrot.*

Alo ?... Comment que vous dites donc ça ?...

PIERROT.

Chut !

MORCEAU FINAL.

AIR : *De l'Allemande de Mozart.*

M. DE WOLMAR.

Allons, en attendant l'effet
De son art admirable,
Des apprêts d'un festin parfait
Meubler chaque buffet.

CHŒUR.

Allons, en attendant l'effet, etc.

Madame MOULIN, *bas à Pierrot.*

Quand le brillant qui vient de disparaître
A ma maîtresse enfin sera rendu,
Je vous prierai de m'apprendre où peut être
Certain bijou que jadis j'ai perdu.

CHŒUR.

Allons, en attendant l'effet
De son art admirable,
Des apprêts d'un festin parfait
Meubler chaque buffet.

(*Tout le monde sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une des salles du château. Une volière est à la droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAMPAGNE, *seul, plongé dans ses réflexions.*

Il n'y a plus à en douter, le diamant appartient à madame la comtesse.... fatale certitude ! plus de moyen de capituler avec notre conscience ! il faut rendre, rendre! Ah ! si je connaissais le fripon qui a inventé ce mot-là !.. J'étais si heureux de mon ignorance ! ma conscience était pure et tranquille. Ah ! ces choses-là n'arrivent qu'aux honnêtes gens !

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

De toi, destin, quelle rigueur j'éprouve !
Depuis quinze ans que je suis en maison,
Pour un bijou que par hasard je trouve,
J'ai bien trouvé mille coups de bâton.
Permets du moins, quand pour fuir le reproche
Je dois du sort rendre tous les cadeaux,
Que si je rends ce que j'ai dans la poche,
Je rende aussi ce que j'ai sur le dos.

SCÈNE II.

CHAMPAGNE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Champagne ? Champagne ?

CHAMPAGNE.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

LAFLEUR.

Le diamant fait plus de bruit que jamais. Madame la comtesse dit qu'elle aimerait mieux avoir perdu cent mille francs que ce bijou-là.

CHAMPAGNE.

Cent mille francs ! il en vaut donc davantage ?

LAFLEUR.

Probablement, et monsieur le comte s'est écrié : Malheur à celui sur qui on le trouvera.

CHAMPAGNE.

Il a dit cela ! . . . .

LAFLEUR.

Oui, et en me regardant d'un air. . . . Ainsi, courons vîte le rendre.

CHAMPAGNE.

Oui, oui, courons. (*Il fait quelques pas et revient.*) Hé ! mal-adroit, qu'allons-nous faire ?

LAFLEUR.

Qu'est-ce que c'est ?

CHAMPAGNE.

Cette restitution n'a pas le sens commun ; loin de nous en savoir gré, on l'attribuera à l'effet de la menace qui vient de nous être faite.

LAFLEUR.

A la crainte d'être chassés; peut-être même le serions-nous également; et qui pis est, les mains vides.

CHAMPAGNE.

Oh! les mains vides, ce n'est pas là une considération pour des gens délicats; mais ce qui doit en être une, c'est l'opinion que nous laisserions après nous, c'est la perte de notre réputation, et tu sais, mon ami, que la réputation est la première richesse d'un homme d'honneur, ainsi nous ne pouvons pas rendre.

LAFLEUR.

Tu as raison, il vaut mieux ne pas rendre la bague que de donner à croire que nous avons voulu la retenir.

CHAMPAGNE.

Ainsi définitivement gardons-la pour nous-mêmes, nous nous devons cela.

LAFLEUR, *à Champagne.*

Oui, oui, nous nous devons cela.

CHAMPAGNE.

Mais sur-tout. . . .

AIR : *Ah! c' cadet-là.*

Mon cher, il faut,
Pour mettre en défaut
L'œil de la surveillance,
Attention,
Circonspection,
Discrétion
Et silence.

LAFLEUR.

Jurons, jurons que celui
Dont la langue aujourd'hui
Trahira ce mystère,
Sera du rang des laquais,
Des valets, des jokeis,
Dégradés pour jamais.

Car en honneur,
Si par malheur
On savait notre affaire,
Nous pourrions fort bien, j'en réponds,
Passer pour des fripons.

ENSEMBLE.

Mon cher, il faut,
Pour mettre en défaut
L'œil de la surveillance,
Attention,
Circonspection,
Discrétion
Et silence.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, Madame MOULIN.

Madame MOULIN, *appelant.*

Champagne? Lafleur? Champagne?.... Là, voilà mes deux fainéans! je vous demande un peu ce qu'ils font ici et si c'est là leur place?

CHAMPAGNE.

Eh bien, où voulez-vous que nous soyons?

Madame MOULIN.

A votre devoir. Ignorez-vous que monsieur et madame viennent de rentrer?

CHAMPAGNE.

Les appartemens sont faits.

Madame MOULIN.

Que voici l'heure où tous les convives doivent arriver?

LAFLEUR.

La table n'est-elle pas dressée?

Madame MOULIN.

Oui, mais il faut un couvert de plus.

CHAMPAGNE.

Eh bien, on le mettra ce couvert.

Madame MOULIN.

Oui, on le mettra, on le mettra, et voilà comme jamais rien ne se fait. (*Avec importance et mystère.*) Savez-vous pour qui est ce couvert?

CHAMPAGNE.

Cela ne me regarde pas.

Madame MOULIN.

Pour un homme étonnant, merveilleux, surnaturel, qui prévoit tout, qui devine tout, et qui s'est engagé à retrouver aujourd'hui même le diamant que madame a perdu.

LES VALETS, *surpris.*

Bah!

Madame MOULIN.

Ah! ah! en voit-on beaucoup comme celui-là?

CHAMPAGNE.

Il s'est moqué de vous.

Madame MOULIN.

C'est cela, et de monsieur et madame aussi, sans doute?... qui ont daigné l'admettre à leur table, pour lui prouver tout le cas qu'ils font de son talent et de son génie.

LAFLEUR.

Et cet homme miraculeux vient, sans doute, tout exprès du bout du monde pour faire cette belle prouesse?

Madame MOULIN.

Pas du tout, mais du bout du parc, où nous l'avons trouvé dans une humble cabane qu'il ne tient qu'à lui de transformer en palais, quand bon lui semblera.

CHAMPAGNE.

Pour ne pas user d'un pouvoir pareil, il faut être bien philosophe!

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Madame MOULIN.

C'est un philosophe, un phénix, un phénomène, vous dis-je, qui fait de la toile, à la vérité, mais....

LAFLEUR.

Il fait de la toile! c'est notre homme de ce matin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CONVIVES, M. et Madame DE WOLMAR.

M. DE WOLMAR.

AIR : *Non, il n'est point de fête.*

Le plaisir d'une journée
Passe trop rapidement;
Toute fête terminée
Veut un renouvellement:
Quelques instans de goguette
Ne font que nous mettre en train.
Non, point de bonne fête
Qui n'ait son lendemain.

CHŒUR.

Non, point de bonne fête
Qui n'ait son lendemain.

M. DE WOLMAR.

Bravo, mes amis; mais vous n'avez fait hier connaissance qu'avec une petite partie de ma bibliothèque, je veux que nous en parcourions aujourd'hui tous les volumes.

Madame DE WOLMAR.

Ah! mon ami, quel soif de science!

M. DE WOLMAR.

J'ai toujours aimé à m'instruire, moi, et si l'on ne m'a-

vait donné que de pareils livres dans ma jeunesse, j'aurais été le meilleur écolier de mon temps.

Madame MOULIN.

Ah! mon Dieu! monsieur, madame, j'aperçois la fille de notre devin.

M. DE WOLMAR, *haussant les épaules.*

Je parie qu'elle vient nous dire que son père ne peut pas venir?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE, JULIEN.

FANCHETTE, *faisant la révérence.*

Pardon, excuse, monsieur et madame de Wolmar, si je venons vous interrompre.

JULIEN.

Je ne voulions pas entrer.

M. DE WOLMAR.

Pourquoi donc, mes enfans?

Madame DE WOLMAR.

Ah! ah! c'est la petite Fanchette.

FANCHETTE, *faisant la révérence.*

Pour vous servir, madame la comtesse.

M. DE WOLMAR.

Et ce grand gaillard-là est sûrement le dénicheur?

JULIEN, *tirant le pied.*

De merles, monseigneur.

M. DE WOLMAR, *à part.*

Effectivement, le drôle en a tout l'air. (*Haut.*) Hé bien, qu'est-ce, mes amis, qu'y a-t-il pour votre service?

FANCHETTE, *embarrassée.*

Monseigneur.... (*A Julien*) : Dis donc toi, Julien. (*A part.*) V'là que j'n'ose pas parler moi à présent.

JULIEN, *avançant.*

Oui, monseigneur, j'étions venus pour .... vous prier de m'accorder vot' pratique, pour quant à c'qui est des oiseaux qu'j'attrapons dans les momens où j'nons rien d'mieux à faire.

FANCHETTE.

Et en même temps vous offrir la chasse de sa matinée, pour à celle fin d'garnir la volière du parc.

JULIEN.

Et c'tella qu'est dans c'te salle, monseigneur.

M. DE WOLMAR, *à madame de Wolmar.*

Répondez, madame, cette offrande-là vous regarde.

Madame DE WOLMAR.

AIR : *Du partage de la richesse.*

De ces oiseaux le simple hommage
A des droits à mon souvenir;
Mais je regrette l'esclavage
Où ma main va les retenir!

FANCHETTE, *à madame de Wolmar.*

De vous une seule caresse
Suffira pour les consoler.

JULIEN.

Quand ils connaitront leux maîtresse,
Ils ne voudront plus s'envoler. (*bis.*)

M. DE WOLMAR.

Comment donc, mais voilà de la galanterie.

Madame DE WOLMAR.

Mes enfans, j'accepte avec plaisir, et j'espère avant la fin de la journée vous faire à tous les deux un cadeau qui ne vous déplaira pas.

FANCHETTE.

Madame la comtesse est bien bonne!

JULIEN.

Si monsieur le comte et madame la comtesse veulent bien le permettre, j'm'en vas mettre moi-même les oiseaux dans la volière ?

Madame DE WOLMAR, *regardant dans la cage.*

Ils sont fort jolis.

JULIEN.

Dame, madame la comtesse, il y en a de toute sorte, des chardonnerets, des bouvreuils, des pierrots, des pinsons....

Madame DE WOLMAR.

Madame Moulin, vous aurez soin que rien ne manque à ces petits animaux.

FANCHETTE.

Ben obligé pour eux, madame la comtesse.

Madame MOULIN, *allant à la volière, est pincée par un oiseau.*

Le joli pinson!

M. DE WOLMAR.

Allons, mes petits amis, je donne encore bal ce soir dans le parc, et j'espère que vous y viendrez.

FANCHETTE et JULIEN.

J'n'y manquerons pas, monseigneur. (*Ils s'éloignent.*)

Madame DE WOLMAR.

A propos, Fanchette, dis-moi, ton père est donc le prophête du pays ?

FANCHETTE.

Ça s'peut ben, madame la comtesse, mais je n'savons pas c'que ça veut dire un prophête.

M. DE WOLMAR.

C'est-à-dire, un illuminé.

FANCHETTE.

Ah! par exemple, pour enluminé, c'est vrai qu'il l'est

queuqu'fois un brin l'soir, quand i rentre; mais excusez, monseigneur, v'la Julien qui m'attend.

M. DE WOLMAR.

Encore un mot. Il est au moins juste que je sache le nom de mes convives; comment se nomme ton père?

FANCHETTE, *embarrassée.*

Comment i s'nomme, monseigneur?

M. DE WOLMAR.

Oui.

FANCHETTE, *cherchant dans sa tête.*

Ah! mon Dieu! queu nom qui m'a donc dit de dire?

M. DE WOLMAR.

Hé bien, tu ne sais pas le nom de ton père?

FANCHETTE.

Oh! pardonnez-moi, monseigneur, il se nomme... Mais t'nez, le v'là qui vous l'dira lui-même. (*Julien et Fanchette sortent à un signe que Pierrot leur fait avec son chapeau en entrant.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, PIERROT.

(*Pierrot entre précédé des deux valets qu'il regarde sans intention, mais de manière à les faire réfléchir.*)

LES DEUX VALETS, *à part.*

Comme il nous a regardés!

M. DE WOLMAR, *aux convives.*

Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter le devin du village.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *Bravons, bravons les chaleurs de l'été.*

Honneur ! honneur à l'illustre devin,
Au grand savant que le ciel illumine;
Rendons, rendons à ce nouveau Merlin,
Les honneurs dus à son talent divin!

PIERROT.

Je prévois tout, ma science divine
Est la terreur et l'espoir du canton.
(*A part.*)
Mais, par malheur si mon but se devine,
Je ne prévois que des coups de bâton.

CHŒUR.

Honneur ! honneur ! etc.

M. DE WOLMAR.

Te sens-tu toujours capable de remplir ta promesse ?

PIERROT, *à part.*

Et mon estomac. (*Haut.*) Oui, monsieur le comte, plus que jamais !

M. DE WOLMAR.

A la bonne heure, car si tu y manquais, je ne te manquerais pas, moi ; songe que tu es sous ma main.

PIERROT, *à part.*

Ah! diable! c'est bien ça qui me tracasse ! si je pouvais, mon affaire une fois faite, trouver quelque moyen...

M. DE WOLMAR.

Hé bien, que dis-tu là tout bas?

PIERROT.

Monsieur le comte, c'est que je rassemble toutes mes idées pour que rien ne contrarie mon opération.

M. DE WOLMAR.

En ce cas-là, pour achever de t'inspirer, viens te mettre à table et t'asseoir à ma droite.

PIERROT, *à part.*

Oui, justement sous sa main.... (*Haut.*) Monseigneur, permettez-moi de vous dire une chose.

M. DE WOLMAR.

Eh bien, qu'est-ce que c'est, voyons?

PIERROT.

C'est qu'il faut absolument que je dîne seul pour être plus libre, parce que vous sentez bien, monseigneur, que dans un banquet bruyant et animé, obligé de parler à droite, de répondre à gauche, cela dérangerait beaucoup mes combinaisons magiques; et qu'un travail aussi important demande une tranquillité, un recueillement, une solitude qui se rencontrent rarement où il y a beaucoup de monde.

M. DE WOLMAR.

Comment donc, mais voilà un raisonnement scientifique qui me donne la plus haute idée de tes talens.

Madame DE WOLMAR.

Il ne dit pas tout. La vérité est qu'il ne veut pas nous mettre dans son secret.

PIERROT.

Je vous avoue que des témoins me gêneraient beaucoup pour ce que j'ai intention de faire.

M. DE WOLMAR.

Hé bien, à ton aise; on fera mettre ton couvert dans cette salle.

PIERROT, *à part.*

Bon! elle est voisine de l'escalier.

Madame DE WOLMAR.

En ce cas demande ce que tu voudras, ne te fais faute de rien.

PIERROT.

Ce sera pour vous obéir, madame la comtesse; mais, par exemple, pour conserver ma tête, je me contenterai, comme je vous l'ai dit, de deux flacons de vos meilleurs vins.

Madame DE WOLMAR.

Comme qui dirait Bordeaux et Champagne.

PIERROT.

Précisément, Bordeaux et Champagne, le reste est à votre discrétion, je ne veux pas vous gêner là-dessus.

M. DE WOLMAR.

Allons, mes amis, passons dans la salle à manger et tâchons d'opérer de notre côté aussi bien que ce grand homme se dispose à opérer du sien.

Reprise du chœur général.

Honneur! honneur! à l'illustre devin,
Au grand savant que le ciel illumine;
Rendons, rendons à ce nouveau Merlin
Les honneurs dus à son talent divin!

(*Tous sortent, excepté Pierrot.*)

SCÈNE VII.

PIERROT, *seul.*

Jusqu'à présent cela ne va pas mal.... mais, mon pauvre Pierrot, j'ai bien peur que la fin de tout ceci ne réponde pas au commencement.... Au pis aller, qu'est-ce qu'il peut m'arriver? d'être chassé?.... Si j'étais assez heureux pour en être quitte à si bon marché.... mais avant d'en venir là, on pourra peut-être bien me.... (*Geste du bâton.*) Oui, c'est très-possible et c'est toute ma crainte.... Ah! ma foi, qui ne risque rien n'a rien; commençons par bien dîner, et si après cela il m'arrive malheur, eh bien! je ferai comme le sage, je trouverai des consolations dans moi-même; et puis, d'ailleurs....

AIR:

Suis-je donc le seul sur la terre
Qui, pour tâter d'un bon repas,
Ose, au risque de l'étrivière,
Se donner pour ce qu'il n'est pas?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Tout étonnés d'avoir leurs aises,
Que de gens, à table reçus,
Se verraient derrière leurs chaises
Plus à leur place que dessus.

(*Les valets apportent une table toute servie.*)

SCÈNE VIII.

PIERROT, CHAMPAGNE, LAFLEUR.

PIERROT.

Allons, messieurs, je vous ai servis ce matin, vous me servez ce soir, chacun son tour.

CHAMPAGNE.

Avec cette différence que vous dînerez mieux que nous n'avons déjeûné.

PIERROT.

Je l'espère bien.... Allons, à table.

CHAMPAGNE, *apportant la table avec Lafleur.*

Nous allons veiller à ce que le service ne languisse pas.

LAFLEUR.

Ne le perdons pas de vue, observons jusqu'à son moindre coup-d'œil.

(*Champagne et Lafleur sortent en se faisant des signes d'intelligences.*)

SCÈNE IX.

PIERROT, *seul, à table.*

Me voilà donc enfin arrivé à ce moment après lequel je soupire depuis si long-temps ! (*Il regarde les vins qui sont sur la table.*) Deux flacons de vin ! rouge et blanc ! monsieur le comte m'a tenu parole. (*Lafleur entre avec le potage.*) Tous les deux y passeront.

SCÈNE X.

PIERROT, LAFLEUR.

LAFLEUR, *qui a entendu les derniers mots.*

(*A part.*) Tous les deux y passeront !

PIERROT.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LAFLEUR.

C'est le potage.

PIERROT.

Comme qui dirait la soupe. C'est souvent aussi par-là que mon dîner commence.... (*A part.*) et finit. (*Haut.*) A propos, on dit qu'avec la soupe un verre de vin ne fait pas de mal. A boire ? (*Lafleur verse du vin de Bordeaux.*) Qu'est-ce que c'est que ce vin-là ?

LAFLEUR.

Monsieur doit le deviner.

PIERROT.

Oui, je le devine, mais c'est égal, je veux que tu me le dises.

LAFLEUR.

Monsieur, c'est du Bordeaux.

PIERROT, *à part.*

Je ne serai pas fâché de faire sa connaissance, mais ce valet m'observe, jouons bien notre rôle.

AIR : *Dites votre meâ culpâ.*

Esprit diabolique et divin,
Dont je reconnais la puissance,
Viens à ma voix, avec ce vin,
M'infuser ta magique essence.
Et pour seconder mon dessein,
(*Il étend les bras, son verre à la main.*)
Verse, verse, verse, verse, verse, verse.
(*Lafleur verse et emplit le verre.*)

LAFLEUR, *parlant.*

Mais, monsieur, le verre est tout plein.

PIERROT.

Verse ta lumière en mon sein. (*bis.*)

(*Après avoir bu.*) Peste! il est chenu; il n'est pas fait d'hier celui-là. Une assiette. (*Lafleur sort.*)

(*Se versant encore.*)

AIR : *Gnia que Paris.*

Quel doux parfum! quel goût exquis!
Plus j'en bois, et plus j'en veux boire.
Quand serai-je comte ou marquis,
Pour en avoir plein mon armoire!
De la cave de monseigneur,
Oh! c'est la fleur! (*bis.*)
Oui! c'est la fleur! (*bis.*)

LAFLEUR, *rentrant et ayant entendu les derniers mots.*

(*A part.*) C'est Lafleur!.... je n'ai plus de jambes! (*Il pose en tremblant l'assiette devant Pierrot.*)

PIERROT.

Comment donc qu'on m'a dit que le second s'appelait?... Il s'appelle.... Ah! Champagne.

LAFLEUR.

Il y est.

PIERROT.

Il y passera comme l'autre.

LAFLEUR, *à part.*

C'est notre dernier jour.

PIERROT, ~~*à Lafleur.*~~

(*A part.*) S'il est aussi vieux que le premier. (*A Lafleur.*) Dis-moi, quel âge a-t-il?

LAFLEUR.

Qui donc, monsieur?

PIERROT.

Ce Champagne dont je parle.

LAFLEUR.

De trente-quat e à trente-cinq ans.

PIERROT, *d'un ton d'importance.*

Il a assez vécu, il n'ira pas plus loin. Encore un coup. (*Il verse dans son verre le reste du vin de Bordeaux.*)

LAFLEUR.

C'est le coup de grâce.

SCÈNE XI.

PIERROT, LAFLEUR, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *bas à Lafleur.*

Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau ?

LAFLEUR, *bas à Champagne.*

Il y a que c'est un démon.

CHAMPAGNE, *de même.*

Allons donc.

LAFLEUR, *de même.*

Il nous a devinés.

CHAMPAGNE.

Pas possible.

LAFLEUR.

Au quatrième verre de vin, il a dit c'est Lafleur, et en me regardant avec des yeux....

CHAMPAGNE.

Poltron !..

LAFLEUR.

Poltron tant que tu voudras.... mais je te cède ma place, j'en ai assez comme ça.

CHAMPAGNE.

Nigaud! Va-t-en, va, va.

LAFLEUR, *sortant.*

Patience, patience, nous te verrons tout à l'heure.

SCÈNE XII.

PIERROT, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Ça n'a pas de cœur et ça veut être laquais.

PIERROT.

Qu'est-ce qui parle là derrière?

CHAMPAGNE, *d'un air décidé.*

C'est moi, monsieur.

PIERROT.

A boire.

CHAMPAGNE, *après avoir versé.*

Hé bien, monsieur le sorcier, commencez-vous à savoir quelque chose?

PIERROT.

(*A part.*) Non, le diable m'emporte. (*Haut avec fanfaronade.*) Le diamant sera dans ma poche, quand j'aurai vidé ce flacon.

CHAMPAGNE, *se fouillant, et à part.*

Ah! mon Dieu! voyons donc s'il est encore dans la mienne. Oui, ... oui.... Monsieur prendra-t-il du café?

PIERROT.

Si vous le trouvez bon.

CHAMPAGNE.

Et de la liqueur?

PIERROT.

Si vous voulez bien le permettre.

CHAMPAGNE.

En ce cas, je vais vous apporter l'un et l'autre.

PIERROT.

Allez.

CHAMPAGNE, *à part en sortant.*

Voilà donc cet homme si effrayant, si redoutable que Lafleur?.... La pauvre tête! (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

PIERROT, *seul, se versant du Champagne.*

Comme cette mousse est belle! et comme ça vous chatouille les lèvres agréablement! (*regardant son verre*) et comme ça monte et descend! le drôle de vin!

AIR: *Des fraises.*

Si jamais Pierrot, hélas!
Est fait roi de Cocagne,
Qu'il ait soif, qu'il ne l'ait pas,
Comme tu la danseras,
Champagne! (*ter.*)

SCÈNE XIV.

PIERROT, CHAMPAGNE, *apportant le café*, LAFLEUR, *la liqueur.*

CHAMPAGNE, *ayant entendu les derniers mots.*

(*A part.*) Comment ! je la danserai !

LAFLEUR.

Hé bien, que t'avais-je dit ? suis-je encore un poltron ?

PIERROT, *rangeant la seconde bouteille.*

Et de deux !

LAFLEUR, *à Champagne.*

Et de deux.

CHAMPAGNE, *impatienté.*

Hé parbleu, j'entends bien. (*Il tousse pour se donner du courage.*) Monsieur, on a dîné et toute la société va se rendre ici.

PIERROT, *à part.*

Hai, hai, hai ! voici le moment de lever le pied ; mais comment m'échapper sans être vu ?... les voilà tous les deux maintenant ; c'est ici qu'un peu de sorcellerie me serait bien nécessaire... si je pouvais sans inspirer de soupçons gagner doucement la porte, la fermer sur eux à double tour, et... (*geste d'un homme qui s'évade*) essayons.

CHAMPAGNE.

Monsieur.....

PIERROT, *se levant avec l'air d'un inspiré.*

Paix !

LAFLEUR.

Votre café est versé.

PIERROT, *marchant à grands pas et suivi par les valets.*

Quelles que soient les ombres dont la vérité s'enveloppe, je triompherai de toutes.

CHAMPAGNE.

De quelle liqueur monsieur prendra-t-il ?

PIERROT.

De toutes.... L'ange de lumière m'apparaît.

LAFLEUR.

Voilà d'excellent kirsh. (*Il verse.*)

PIERROT, *voyant le petit verre à liqueur.*

Qu'est-ce que c'est que ce verre-là ? (*Il en prend un grand et boit.*) Son esprit me pénètre ; il m'échauffe, il me brûle.

LES DEUX VALETS.

Et moi je tremble.

AIR : *De l'ouverture de Panurge.*

PIERROT, *se levant brusquement sur l'accord.*

Quelle céleste délire,
Et m'agite et m'inspire !

LES DEUX VALETS

Ah ! quelle frayeur !
En vérité, je meurs de peur.

PIERROT.

Sous le voile qui se déchire
Je vais lire ! (*bis.*)
Et la bague de mon empire
Subira les effets puissans :
Je la sens ! (*bis.*)

(*Jeu de scène où Pierrot gagne toujours la porte.*)

LES VALETS.

L'effroi glace tous mes sens !

PIERROT.

Je la vois ! (*bis.*)

LES VALETS.

Je n'ai ni force, ni voix.

PIERROT, *indiquant la porte et montrant involontairement du doigt Champagne qui recule toujours.*

Elle est là! (*bis.*)

(*Saisissant le bras de Champagne et de Lafleur qui lui barrent la porte.*)

Oui, la voilà!

CHAMPAGNE, LAFLEUR, *tombant à genoux.*

AIR : *Ah! mon Dieu! que je l'échappe belle.*

Ah! grands dieux! soyez-moi favorable!
Hélas! à vos pieds
Vous me voyez :
Je suis coupable.
Le voilà, ce bijou détestable :
Je l'aurais rendu
Sans la crainte d'être pendu.

PIERROT.

Ah! fripons, tous deux, dans cette affaire,
Vous croyez déjà
Echapper à
Mon savoir faire.

LES VALETS.

Hélas! nous ne vous soupçonnions guère
D'être là-dessus
Aussi savant....

PIERROT, *à part.*

Ni moi non plus.

LES VALETS.

Ah! grands Dieux, etc.

PIERROT.

C'est affreux, horrible, abominable,
Tombez à mes pieds!....
Quoi! vous osiez....
Crime effroyable!....
Vous étiez donc poussés par le diable....
S'il n'eût pas rendu,
Chacun de vous était pendu.

PIERROT.

Il vient de loin celui-là.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, M. et Madame DE WOLMAR, Madame MOULIN, LES CONVIVES.

M. DE WOLMAR.

Hé bien, monsieur l'oracle, le succès a-t-il couronné votre entreprise ? Et le diamant.....

PIERROT, *d'un ton important.*

Le voici.

M. DE WOLMAR, *stupéfait.*

Ciel !

Madame DE WOLMAR.

C'est bien lui.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *O l'habile personne.*

O prodige admirable !
Oh ! l'illustre devin !
Oh ! quel homme admirable !
Ah ! quel talent divin !

Madame DE WOLMAR.

Hé bien, monsieur, qu'est-ce que vous dites à cela ?

Madame MOULIN.

Oui, monsieur, que dites-vous à cela ?

M. DE WOLMAR.

Qu'il savait où était le diamant.

Madame MOULIN.

Certainement il le savait ; mais comment le savait-il ?

M. DE WOLMAR.

Folie ! Il était trouvé d'avance. Lui-même l'avait trouvé.

PIERROT.

Moi, monseigneur ?

M. DE WOLMAR.

Oui, toi. Ose dire le contraire. Vous voyez... son silence...

Mde Moulin

est une preuve de sa modestie

pierrot

oui monseigneur, j'ai fait le Coup, et ma récompense est là.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

PIERROT.

Je vous jure.... (*Les valets lui font signe de ne pas les trahir.*)

M. DE WOLMAR.

Eh bien! te sens-tu en état de supporter une seconde épreuve?

PIERROT.

(*A part.*) Ahi! ahi! Le diable d'entêté! (*Haut.*) Je suis fait pour tout supporter de monseigneur.

Madame DE WOLMAR.

Allons, mon ami, c'est abuser....

M. DE WOLMAR.

Je veux donner à son génie une nouvelle occasion d'éclater. Champagne et Lafleur, conduisez-le, pour un moment dans la pièce voisine.

PIERROT, *sortant.*

Que diable veut-il faire? (*Il sort escorté par les deux valets qui lui font beaucoup de politesses.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* PIERROT *et les* VALETS.

Madame DE WOLMAR.

Hé bien, quelle est donc cette grande épreuve?

M. DE WOLMAR.

Vîte, vîte, prenons au hasard un oiseau dans cette volière. (*Il met la main dans la volière et prend un oiseau.*) Tenez.... ce pierrot!... et mettons-le sous ce vase. (*Il le met sous un vase.*) Sur-tout, madame Moulin, pas un mot, pas un geste.

Madame MOULIN.

Mon Dieu, monsieur, il n'aura pas besoin de cela.

M. DE WOLMAR.

Qu'on le fasse venir.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, PIERROT, LES VALETS.

QUATUOR.

AIR : *De Blaise et Babet.*

Madame DE WOLMAR.

Approche-donc.

PIERROT, *à part.*

Je meurs de peur.

M. DE WOLMAR.

Approche encore.

PIERROT, *à part.*

Oui, monseigneur.

M. DE WOLMAR.

Songe à ce que tu vas répondre.

Madame MOULIN.

Sa réponse va vous confondre.

M. DE WOLMAR, *à Madame Moulin.*

Ne parlez pas.

PIERROT.

Quel embarras!

M. DE WOLMAR.

(*Montrant le vase où est l'oiseau.*)

Dis-moi ce que ce vase-ci
Renferme.

PIERROT, *à part.*

De mon triomphe, hélas! voici
Le terme!

Madame DE WOLMAR, *à Pierrot.*

Allons, rappelle tes esprits.

PIERROT.

Pauvre Pierrot, te voilà pris !

CHŒUR.

(M. de Wolmar ôte le pierrot du vase et le montre à Pierrot, qui réprime un premier mouvement de surprise, et se promène d'un air fanfaron pendant le chœur.)

Ah ! pour le coup, c'est un peu fort.
Il est sorcier, { vous aviez tort. / et j'avais tort. }
Oui, c'est inconcevable !
C'est inimaginable !
Jamais, jamais la fable
N'offrit rien de semblable !
Cet homme est vraiment admirable !
Qui donc est-il ? d'où vient-il donc ?
Est-ce un ange, un esprit, un diable ?
Il a subjugué ma raison :
C'est un sorcier, c'est un démon !

M. DE WOLMAR.

Je m'y perds.

PIERROT, *se promenant d'un air fanfaron.*

Bien d'autres incrédules s'y sont perdus, mais je les confondrai tous du premier au dernier.

SCÈNE XVIII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, JULIEN, FANCHETTE.

JULIEN, *accourant.*

Monsieur Pierrot, monsieur Pierrot, c'est i ben vrai qu'vous avez trouvé l'diamant ?

Madame DE WOLMAR.

Qu'est-ce que c'est que monsieur Pierrot?

FANCHETTE.

C'est mon père, madame la comtesse. (*Pierrot lui fait signe de se taire.*)

M. DE WOLMAR.

Tu te nommes Pierrot ?

PIERROT *confus.*

Oui, monseigneur.

M. DE WOLMAR, *riant.*

Pauvre Pierrot, te voilà pris! je tiens le mot de l'énigme. Ah! coquin, tu m'as trompé!

PIERROT, *à genoux.*

Eh bien, oui, monseigneur . . . car aussi bien ça m'pesait là. Je mourais d'envie de faire un bon dîner, et je n'ai péché que par gourmandise.

Madame DE WOLMAR.

Rappelez-vous, mon ami, qu'il vous a prédit que vous feriez ce soir grâce à un coupable.

M. DE WOLMAR.

C'est juste; mais comment as-tu fait pour retrouver le diamant?

PIERROT.

Monseigneur, c'est mon secret, permettez-moi de le garder, c'est la seule récompense que je vous demande.

M. DE WOLMAR, *regardant les valets.*

J'en devine une partie. Tu es un brave homme, et je joins au dîner que je t'ai fait faire le don de la chaumière que tu habites.

PIERROT.

Ah! monseigneur!

Madame DE WOLMAR.

Et moi, je me charge de la dot de Fanchette et de Julien, dont je veux que le bonheur date de notre arrivée dans ce village.

PIERROT.

Comment, madame la comtesse....

Madame DE WOLMAR.

Vous ne me dédirez pas, j'espère?

PIERROT.

Pierrot n'a rien à vous refuser.

M. DE WOLMAR.

Eh bien, madame Moulin, que dites-vous de votre sorcier?

Madame MOULIN.

Je dis.... Je dis qu'il n'a rien deviné, mais que ce n'est pas moins un grand homme.

VAUDEVILLE.

AIR :

PIERROT.

J'avais juré que de sa vie
Pierrot ne verrait pas la fin
Qu'il n'eût, au gré de son envie,
Grassement satisfait sa faim.
Le ciel a comblé mon attente :
Pour long-temps je m'en suis donné :
Maintenant arrive qui plante,
Je puis mourir, j'ai bien diné.

Madame MOULIN.

J'ai lu dans certaine préface
Que l'hymen est un grand banquet,
Et désirant y prendre place,
A trente ans c'est ce que j'ai fait;
Mais mon mari mourut si vîte,
Que je n'en fis qu'un déjeûné;
Et j'attends toujours qu'on m'invite
A faire enfin un bon diné.

FANCHETTE.

Je m'rappelle qu'souvent mon père
Contre ma mère s'emportait,
Et ça commençait d'ordinaire
Quand l'vin au cerveau lui montait :
A chaqu' repas fallait s'y attendre ;
Mais j'nai pas encor deviné
D'où vient qu'ils semblaient mieux s'entendre
Après l'soupé qu'après l'diné.

Madame DE WOLMAR, *au public.*

Vous, dont l'appétit se contente
Du repas le plus exigu,
Messieurs, si le nôtre vous tente
Revenez à cet ambigu.
Et comme par la chansonnette
Tout gai festin est terminé,
En sortant que chacun répète
Les couplets de notre diné.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel